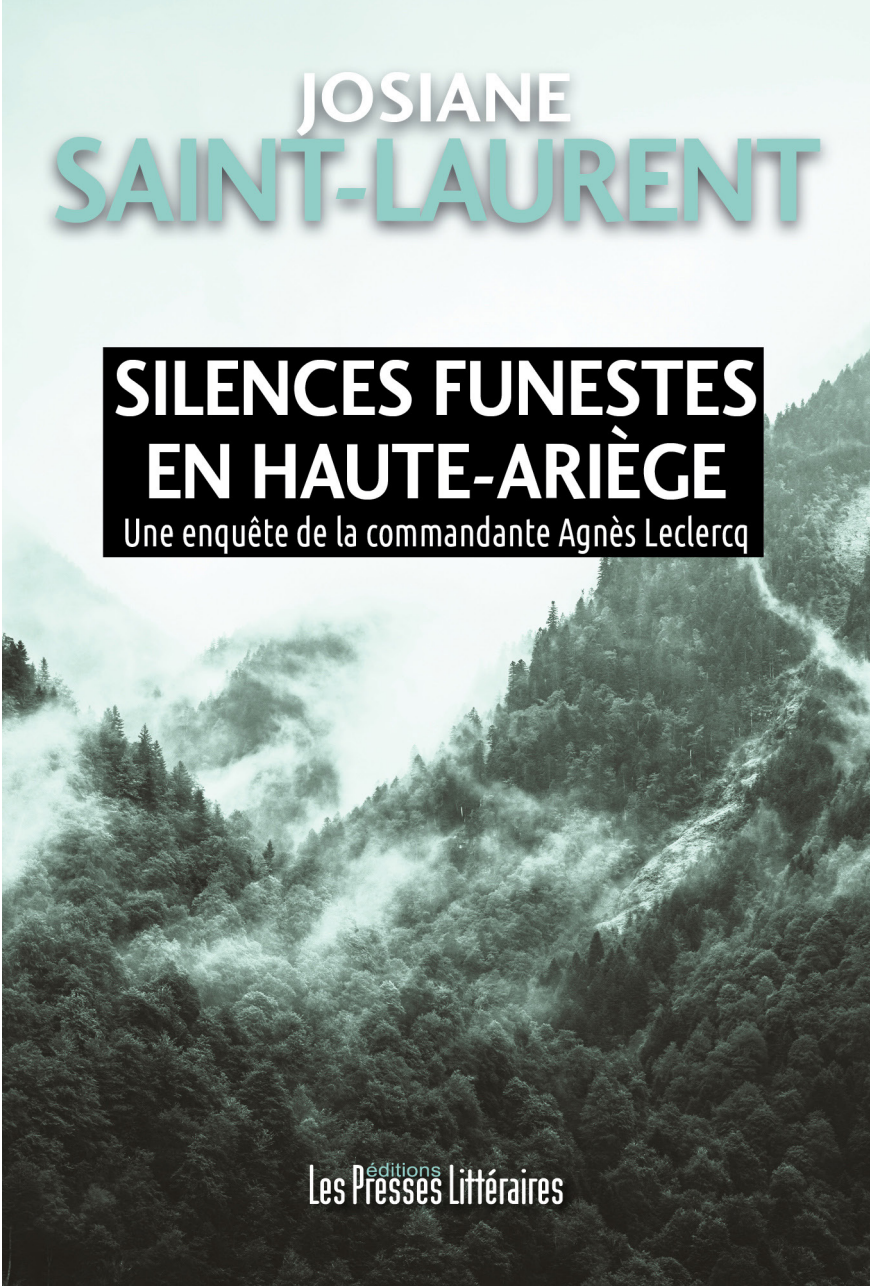




JOSIANE
SAINT-LAURENT

**SILENCES FUNESTES
EN HAUTE-ARIÈGE**

Une enquête de la commandante Agnès Leclercq

éditions
Les Presses Littéraires

SILENCES FUNESTES
EN HAUTE ARIÈGE

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

ISBN : 979-10-310-1636-8

© Josiane Saint-Laurent – Les Presses Littéraires, 2025

JOSIANE SAINT-LAURENT

SILENCES FUNESTES
EN HAUTE ARIÈGE

Les ^{éditions} Presses Littéraires

L'ours c'est le Diable
SAINT AUGUSTIN, *Sermon sur Isaïe*

Le soleil matinal cogne déjà fort sur les cimes pyrénéennes. Il cisèle la silhouette du montagnard dont le visage porte les stigmates des hivers rigoureux, des étés brûlants, du labeur et de l'angoisse lancinante des pertes de son bétail. Les brebis, sa richesse, son lien ancestral à cette terre abrupte sont les proies régulières d'une ombre furtive. D'une force implacable. Des empreintes massives marquent le sol. La haine de la bête le consume, une flamme noire. Il veut la transmettre à son fils. Comme un testament de survie.

Sa main épaisse se pose sur la petite épaule :

– Aujourd'hui, tu vas apprendre, fiston, gronde-t-il, la voix rauque.

Les yeux du gamin, bruns, immenses, habituellement perdus dans un univers que personne ne peut comprendre, se lèvent vers le père. L'enfant fait de son mieux pour participer aux travaux de la ferme. Nourrit les animaux. Nettoie la bergerie. Range le bois. Mais tuer... L'idée seule le révolte.

– C’est un renard. Un beau roux. Piégé là-haut. Tu verras. Faut le finir. Le dépecer. Tiens, ajoute-t-il en lui tendant un couteau qui brille d’un éclat froid.

Vingt centimètres d’acier. Une lame large. Le manche sombre, patiné par le temps, les mains de son père et celles de son grand-père.

Une ombre sur le visage du gamin. L’inquiétude. Un silence lourd.

Il prend le couteau. Sa main tremble.

Ensemble, ils montent le sentier rocailleux. L’air vif charrie les senteurs des sapins. De la terre humide.

Au détour d’un rocher, le renard. Sa fourrure flamboyante. Maculée de sang. Les yeux éteints fixant le ciel.

Le père, silencieux, ne lâche pas son fils du regard.

Tout se bouscule dans la tête de l’enfant. Il est livide. Ce qui va se passer est inévitable. L’angoisse lui déchire le ventre. Retourne son estomac. Un haut-le-cœur le secoue. La beauté tragique de l’animal mort, la violence muette de sa fin, le submergent. Son monde intérieur, si fragile, se fracture. La panique germe. Incontrôlable. Ses jambes se mettent à trembler. Une chaleur mouillée se répand sur son pantalon. Horrifié, il lâche le couteau qui frappe d’un son métallique les pierres. Sous le regard de rejet de son père, il s’enfuit en courant vers les sous-bois, des sanglots étranglés dans la gorge.

Le montagnard reste immobile, observant la petite silhouette s'éloigner. La colère monte. Amère. Froide. *Il ne sera jamais un homme*, pense-t-il avec un dépit profond. *Comment protégera-t-il le troupeau ? Comment pourra-t-il traquer notre ennemi de toujours : l'ours !*

LUNDI

À peine franchi le seuil du commissariat central de Toulouse, l'air vibra différemment. La commandante Agnès Leclercq sentit instantanément une effervescence inhabituelle. *C'est quoi cette agitation ?* Parmi les saluts du matin, une rumeur bruissait. Elle tendit l'oreille.

La nouvelle, qui alimentait les conversations autour de la machine à café, concernait un homme mortellement blessé par un ours, en Ariège. Chacun y allait de son propre avis. *Brr, se trouver face à une bête de deux cents kilos !* frissonna-t-elle. Tout en grim pant l'escalier qui l'amenait à la Crim', elle leva les yeux au ciel. *On n'a pas fini. Les médias vont encore s'emparer de l'affaire. Ça va relancer le cirque médiatique sur les ours dans les Pyrénées, et susciter de vives réactions entre partisans et opposants !*

Elle avait maintes fois entendu parler des divergences d'opinions. Depuis le lâcher des ursidés slovènes Ziva et Melba, au printemps 96. L'année de ses onze ans. Elle se souvenait encore du cours du

professeur de sixième. Pourtant, les plantigrades, au nombre de quatre-vingt-trois à l'heure actuelle, n'avaient jamais prouvé leur dangerosité d'après ses connaissances, hormis parmi les brebis et les moutons.

Elle pénétra dans le bureau, suspendit manteau et sac à main dans l'armoire de fer, après avoir récupéré son précieux téléphone et enclenché la cafetière. Trois minutes plus tard, elle gagnait son fauteuil, la tasse brûlante dans la main. *La Dépêche*, qu'elle avait discrètement subtilisée à l'accueil, l'attendait sur son bureau.

Une fois assise, son regard balaya la Une : *Un randonneur victime d'un ours dans le Haut-Salat*. Amatrice d'excursion en montagne, par curiosité elle poursuivit sa lecture en sirotant l'Arabica à petites lampées.

« C'est un couple de marcheurs qui a alerté les forces de l'ordre après avoir découvert un corps au fond d'un ravin. Rapidement sur place, les secours sont intervenus, mais n'ont pu que constater le décès. Le corps portait des lésions laissant penser à une attaque d'ours. La présence d'Aster, jeune femelle de 4 ans, avait été signalée dans les environs. Le randonneur se sera-t-il montré imprudent en voulant l'approcher ? La dépouille a été remontée par les Secours en Milieux Périlleux de Montagne et trans-

portée par hélicoptère vers l'Institut Médico-Légal du CHU Rangueil. L'autopsie permettra peut-être aux enquêteurs de confirmer l'origine des blessures. La victime, Alain Valette, était un randonneur expérimenté qui résidait à Lofons sur la commune d'Ustou. »

Agnès sentit un malaise sourd, comme une mauvaise intuition. L'éditorial la troublait. *Alain Valette, Alain Valette...* Elle se répéta le nom comme pour le faire revenir du néant. Ce nom n'était-il pas celui du vieil ami de son père ? Cet homme avec lequel elle avait fait une partie du GR 10, neuf ans plus tôt ? Elle se souvenait de la semaine passée dans son chalet en Ariège, et même de parties de ski à la station de Guzet... Ne devait-il pas, pour sa retraite de la police, se retirer dans les Pyrénées afin de profiter de la montagne et faire des randonnées ? Il en avait tant parlé au père d'Agnès. *Et si c'était lui ?*

À cet instant, la sonnerie stridente du portable résonna. *Papa* s'afficha sur l'écran. Les neurones de la commandante réagirent. Père et fille étaient si proches et partageaient une si forte connexion affective qu'encore une fois avaient-ils eu la même pensée au même moment ? Elle décrocha, avec appréhension. *Oui, il savait.* Il avait sa voix rauque du matin, mais douce à la manière de celle qu'elle

connaissait quand elle vibrait d'émotion. Elle sentit de suite la peine lacérer le cœur de l'ancien commissaire parisien.

– Bonjour, ma Poupette. Tu vas bien ? J'ai une triste nouvelle à t'annoncer... Tu te rappelles Valette, mon copain ariégeois ? Il est mort... Oui... Un ours... lors d'une de ses randos.

– Oh, papa, c'est terrible. Je sais combien tu l'appréciais et que tu partageais de nombreuses passions avec lui... Je comprends ta peine.

Agnès préféra taire qu'elle venait de lire la mauvaise nouvelle. Son père prit son temps au bout du fil, comme s'il se remémorait quelques souvenirs. Après un silence pesant, il lui expliqua que Jérôme Valette, le fils d'Alain, venait de l'appeler pour lui annoncer le décès, mais aussi pour lui demander un service. Un nouveau soupir accablé, un raclement de gorge.

– Jérôme, en raison de la situation politique, est actuellement coincé au Liban. Il fait bien le maximum de formalités en ligne, mais certaines choses nécessitent la présence de la famille, ou à défaut un représentant. Alors, comme j'étais le meilleur ami de son père, il m'a demandé de l'aider. Mais je lui ai dit que malheureusement, j'avais prévu depuis longtemps un check-up médical difficile à replanifier. J'ai donc pensé à toi, et il est d'accord. Tu lui serais d'un grand secours. Si tu acceptes, il te

propose de loger dans leur chalet à Lofons pendant quelques jours, le temps qu'il arrive. Pourrais-tu le faire au nom de mon amitié pour Alain ?

C'était bien la première fois que son père sollicitait quelque chose. Ce roc, cet homme dur à cuire, veuf depuis des lustres, et flic cuirassé par trente-cinq ans de carrière était réellement touché, elle le sentait bien.

– Tu pourrais peut-être prendre des jours de congé et, si tu as besoin de moi, je te rejoindrai plus tard. Demain, j'ai mon premier rendez-vous avec le cardiologue.

S'imaginant le visage triste de son père qui espérait sa réponse, elle accepta sur le champ.

– Ça ne devrait pas poser de problème, je ne suis pas débordée en ce moment... Je vois ça avec mon chef.

Deux heures plus tard, ses dix jours de congé étaient validés. Un coup de fil à Jérôme Valette, et ils réglèrent les démarches les plus urgentes. La première chose à faire, tant qu'elle était encore à Toulouse, était d'aller identifier le corps. Agnès attrapa son portable et composa le numéro de son copain, le médecin-chef de l'Institut Médico-Légal.

Perché sur les coteaux de Pech David, au sud de Toulouse, le CHU Rangueil découpait sa silhouette de brique rose sur le ciel d'avril. Seize heures. La commandante Agnès Leclercq gara sa voiture sur le parking des visiteurs et coupa le contact. Vent froid et humidité, le temps idéal pour pénétrer dans une morgue, songea-t-elle avec une pointe de cynisme. Un frisson la parcourut, un réflexe face au froid, ou peut-être face à l'horreur à venir. Ses mains s'enfoncèrent profondément dans les poches de son manteau. Elle avança, résolue, vers l'entrée du bâtiment qui abritait l'IML.

Le docteur Charles-Henri Desnoyer, médecin légiste, l'attendait. Un homme dont les yeux cernés racontaient des nuits sans sommeil, des images qu'on ne peut oublier. Son crâne dégarni brillait sous la lumière crue des néons. Un nez aquilin qui lui donnait l'allure d'un oiseau de proie. Il portait un tablier blanc et des sabots de plastique bleu.

– Bonjour, Agnès. Je ne te demande pas comment tu vas... Mets-toi en tenue et suis-moi, veux-tu ?

La voix était rocailleuse, sèche, habituée aux chuchotements des salles d'autopsie. Comme le stipulait le règlement, Agnès enfila surchaussures, charlotte, tunique vert menthe et gants de latex. Des couches entre elle et l'horreur. Elle le suivit, le cœur lourd, vers la chambre funéraire. La porte se referma derrière eux dans un soupir pneumatique,

suivi d'un silence d'outre-tombe, un vide assourdissant.

Un souffle d'air glacé lui caressa le visage. L'odeur âcre et familière de la mort la prit à la gorge. La pièce était plongée dans une pénombre bleutée à l'atmosphère raréfiée. Au centre, une table de métal, froide, implacable. Le corps, étendu, recouvert d'un drap blanc immaculé. L'expert souleva le linge d'un geste lent, mécanique, précis. La gorge d'Agnès se noua. Ses yeux se posèrent sur le visage. Alain Valette. Ou du moins ce qu'il en restait. Une sorte de mannequin de cire, beige, froid, les traits figés dans l'éternité. La mort remontait à quelques jours, mais impossible de se prononcer avec plus de précisions.

– Les lacérations sont compatibles avec l'agression d'un ours, lâcha l'homme en blanc, la voix monocorde. Mais c'est la chute qui l'a achevé. Colonne vertébrale brisée, fractures multiples. Le service est débordé. Je ne pourrai pas t'en dire plus avant quelques jours.

Agnès posa une main sur le bras lisse et glacé du cadavre. Le froid de marbre lui transperça la peau, lui glaça l'âme. Elle imagina la scène : la lutte désespérée contre l'animal terrifiant. Puis la chute dans le ravin. Une fin brutale, sinistre, cruelle pour une retraite qui s'annonçait si paisible. Ses yeux se voilèrent de larmes.

– Ça va ? demanda Charles-Henri, un sourcil levé, une lueur d'inquiétude, furtive, dans son regard.

– Oui. J'ai l'habitude, pourtant. Mais quand c'est un ami... C'est autre chose, balbutia-t-elle, la voix brisée.

Quand le rendez-vous s'acheva, l'après-midi était déjà bien avancée. La lumière grise de cette fin de journée était sinistre, à l'image de son infinie tristesse.

MARDI

Agnès se réveilla fraîche et en pleine forme peu après 8 h 30. Sa valise et son sac à dos l'attendaient contre la porte d'entrée. Le printemps était arrivé, mais la neige tombait encore la nuit dans le Haut-Salat, selon ses informations. Aussi, avait-elle joué la carte de la prudence : vêtements chauds, bonnets, chaussures de trekking...

La veille, au commissariat, la passation de consignes, concernant le peu d'enquêtes en cours, avait été vite réglée.

En rentrant chez elle à Fontenilles, elle avait rendu visite à sa meilleure amie Margaux afin qu'elle ne s'inquiète pas en voyant sa voiture absente de leur garage commun, pendant quelques jours.

Le soir, elle avait appelé Xavier, son compagnon désormais commissaire à Marseille¹. Elle lui avait expliqué la raison de son départ précipité, l'invitant à la rejoindre à la montagne s'il le souhaitait.

Leur idylle avait commencé deux ans aupara-

1. Cf. *Mirage sanglant*.

vant, d'une façon peu conventionnelle. Agnès était à moitié morte, enfouie sous terre par une démente, et lui, malgré l'horreur de la situation, avait su se montrer d'une prévenance et d'un amour inouïs. Le genre de coup de foudre qui vous marque au fer rouge, parce qu'il n'y a pas de place pour le superflu quand la mort vous frôle. Actuellement, Xavier continuait sa carrière à Marseille et ils ne se voyaient que les week-ends. Mais chaque retrouvaille était un rappel de cette folle évidence qui, malgré les kilomètres, restait intacte.

À neuf heures, la Crim' et ses enquêtes toulousaines semblaient déjà loin. Il était temps de partir.

Autoroute A 64, Toulouse-Saint-Sébastien, direction Hendaye. Les nuages effilochés coloraient tout en gris. Mais au loin, la ligne déchiquetée des Pyrénées se dessinait. Dès que la commandante bifurqua sur la départementale D117, direction Saint-Girons, le paysage changea. La vallée de la Garonne laisse place peu à peu à des collines ondulantes. Des panneaux en bord de route annoncent : scierie des Trois Vallées, fromageries de Bethmale, conserveries de fruits, producteurs de salaisons témoignant d'une région pourvoyeuse d'emplois du terroir.

À partir des papeteries d'Eycheil, le Salat longe une route sinueuse bordée de montagnes abruptes,

couvertes de hêtres et de conifères sombres. Au cours de la traversée des différents villages, l'officière de police put constater de nombreuses maisons aux volets fermés, des façades encrassées par la poussière et les intempéries. Mais surtout, elle nota ponctuellement des graffs de silhouettes stylisées d'ursidés façon Banksy ou, au contraire, des insultes anti-ours, des slogans haineux tagués à la bombe.

Après Seix, un coup de volant au pont de la Taule, et enfin la vallée d'Ustou. La commune, un regroupement de hameaux : Trein d'Ustou, Serac d'Ustou, Saint Lizier d'Ustou, Bielle, Lofons.

Lofons. Onze heures. Deux heures de route depuis Toulouse.

Agnès roulait au pas dans le village de deux cent cinquante âmes, ceinturé de montagnes, accessible uniquement par la départementale. Au fond d'une ruelle étroite, elle reconnut rapidement le chalet des Valette. Volets verts fermés, pas de clôture ni de portail. La simplicité, version rustique. Elle se gara dans la cour de terre qui montait en pente douce, coupa le moteur et étira ses membres ankylosés par la route. L'air frais lui brûla les poumons. Le silence n'était troublé que par les aboiements insistants des chiens du voisinage.